



Sur les ruines d'un été...

Récit. Roland Buti raconte la canicule de 1976, qui ravage les campagnes et réduit en cendres les certitudes du jeune Gus, 13 ans.

ANNE MOOSER

e

Etouffante, cette chaleur de l'été 1976. L'herbe des prés assoiffés sent mauvais, les buissons noirs se rabougrissent, le ciel prend une couleur jaunâtre. Les bêtes aussi souffrent. Le chien Shérif s'évanouit, la vieille et lourde jument Bagatelle abandonne son étable pour aller mourir en paix. Entassés dans la nouvelle poussinière, les poulets maigrichons suffoquent et se laissent dépérir, et on évacue les cadavres par centaines.

Etouffante aussi pour les hommes, cette insupportable chaleur. Elle gêne la respiration, alourdit les corps, exacerbe les tensions. Elle enferme chacun sous une chape de solitude. En même temps qu'elle arrache à la nature les différentes strates qui la composent pour en dégager le squelette, elle arrache aux personnages, une par une, leurs différentes coquilles pour en révéler le centre intime. Comme elle craquelle et fissure et met finalement à nu le sol, elle craquelle et fissure et met à nu le cœur de chacun des personnages du dernier et beau livre de l'écrivain vaudois Roland Buti, *Le Milieu de l'horizon*.

Un univers s'écroule

Car pour le jeune Gus de 13 ans, alias Auguste, c'est son monde rassurant et harmonieux d'enfant de la campagne qui se décompose là sous ses yeux, faisant place à une réalité crue à laquelle rien ne l'avait préparé: le départ de sa mère, la mort de son



Roland Buti, historien et romancier. ©ZOÉ

ami de toujours, Rudy, ce garçon à l'âme si belle parce que simple, la muette souffrance du père.

Alors que s'écroule son univers, faisant de ce récit sensible et sobre un roman d'apprentissage, c'est aussi la fin de la paysannerie à l'ancienne qui nous est racontée en parallèle, effondrement inévitable d'un monde usé que nous sentions condamné.

Pour illustrer la solitude et l'angoisse de ces êtres que le projecteur d'un été meurtrier éclairera soudain brutalement, il faudrait l'atmosphère lourde et tendue d'un tableau d'Edward Hopper. **I**

> **Roland Buti**, *Le Milieu de l'horizon*, Zoé, 188 pp.

BIO EXPRESS

ROLAND BUTI

> **1990**, *Les âmes lestées*, nouvelles, Zoé.

> **2004**, premier roman, *Un Nuage sur l'œil*, Zoé. Couronné par le Prix Bibliomedia Suisse 2005.

> **2007**, *Luce et Célie*, Zoé.

> **2011**, *L'amour émiétté*, nouvelles, Zoé.

> **Enseignant et historien**, Roland Buti est aussi l'auteur d'une thèse de doctorat intitulée: *Le Refus de la modernité. La Ligue vaudoise: une extrême droite et la Suisse (1919-1945)*, essai, Payot, 1996.

Extrait

«Je suis resté planté un long moment dans la cuisine à regarder l'armoire, la table imposante, les chaises et la huche à pain béante. J'ai ensuite lentement regagné ma chambre à la vitesse d'un escargot sous le soleil de midi. Je portais sur mon dos la ferme de mes parents, une coquille bien trop lourde pour ma petite carcasse. Lorsque je me suis jeté sur mon lit trempé de sueur, ma colombe s'est agitée.» (p. 60)

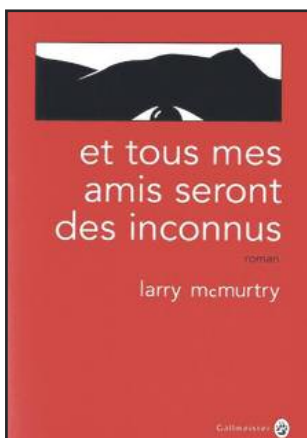
LARRY McMURTRY

Dans l'ambiance folle des sixties

LISE-MARIE PILLER

Déjà publié en 1972, et salué notamment par Quentin Tarantino, *Et tous mes amis seront des inconnus* vient d'être réédité. Derrière ce roman se cache l'auteur de *Brokeback Mountain*, Larry McMurtry, un Texan qui met une nouvelle fois les USA en scène.

Dans les années 60, époque à laquelle se déroule le roman, les parties de jambes en l'air étaient aussi nombreuses que les «trips» aux champignons ou que le «saoulage» méthodique. Par conséquent, on s'attendrait presque à un héros haut en couleur, évoluant avec naturel dans ce cadre de douce folie. Eh bien surprise, Danny Deck, jeune étudiant écrivain, est curieusement sage pour un personnage principal. C'est surtout par ses deux points faibles qu'il passe bien dans le décor des folles sixties: une gentillesse naïve et une



tendance à tomber amoureux des mauvaises femmes. D'un bout à l'autre du roman, le pauvre est malmené par une gent féminine très diverse. Il y a Sally, froide et profiteuse, qu'il épouse sur un coup de tête. Jill, une dessinatrice douée à la conversation intéressante mais au moral plombé par un blocage sexuel. Emma, gentille et rondelette, mais femme de son meilleur ami. Ou encore Jenny, sa voisine «mangeuse d'hommes» qui veut s'attirer ses faveurs pour se distraire de son mari. Le pauvre Danny tente de survivre, ballotté de l'une à l'autre, sans jamais y trouver son compte.

Coïncidant avec cette vie sentimentale chaotique, une bougeotte continue agit le jeune écrivain. Il entame son odyssée à la sauce «road movie» au Texas, dans la ville de Houston, chaude et moite, avant de filer

jusqu'à la ville froide et brumeuse de San Francisco en Californie. Ce sont ensuite les portes du Beverly Hills Hotel à Los Angeles, la ville de toutes les démesures, qui s'ouvrent devant lui: devenu un écrivain adulé du cinéma, Danny peut se permettre tous les luxes. Mais lassé de cette vie artificielle, le jeune homme reprend une nouvelle fois la route pour le Texas...

Le roman de Larry McMurtry est un cocktail explosif: une vie de bohème qui fait des montagnes russes entre fortune et misère, des portraits grinçants... (Ah, l'oncle B et sa «cuisine en plein air», un enclos dans lequel il capture ses futurs repas au lasso!). C'est un livre très frustrant aussi, car il prend parfois au lecteur l'envie de secouer le héros un bon coup, histoire de le sortir de son auto-apitoiement continu. Au final, *Et tous mes amis seront des inconnus* se croque page après page, et il faut avouer que le style efficace et cru du livre colle sacrément bien aux sixties. **I**

> **Larry McMurtry**, *Et tous mes amis seront des inconnus*, Gallmeister, 329 pp.

RICHARD MASON

Le roman d'un précepteur

ALAIN FAVARGER

On est à Amsterdam en 1907, dans le quartier de la Courbe d'or. Un jeune homme de vingt-quatre ans, Piet Barol, frappe à la porte d'une maison cossue. Sorti de son trou de province, il se présente à un poste de précepteur dans une famille très aisée, les Vermeulen-Sickerts. Le père a fait fortune en vendant de la glace dans le monde entier et en achetant des hôtels de luxe. La mère est une mondaine imbue de son rang et de sa beauté. Ils ont deux filles, déjà grandes, et un garçon plus jeune, autiste. C'est pour celui-ci que la famille désire un précepteur. Piet décroche le poste grâce à son charme. Et l'on devine d'emblée qu'il va séduire tous les membres de la famille par la puissante attraction qu'il exerce sur ses semblables.

Né en Afrique du Sud en 1978, mais installé en Angleterre depuis l'âge de dix ans, Robert Mason ne nous présente pas une version «Belle Epoque» du *Théorème* de Pasolini. Mais une comédie mi-drôle, mi-grinçante sur la quête de volupté d'un homme possédant un art consommé de s'immiscer dans la vie des gens. L'auteur semble connaître toutes les ficelles du récit trépidant et transgressif, insinuant une dimension de danger dans ce qui apparaît longtemps comme une farce libertine. Amusé au début, le lecteur finit par se lasser de tant d'artifice et de ce qui apparaît comme l'application d'une recette assez tape-à-l'œil. AF

> **Richard Mason**, *Le séducteur*, trad. de l'anglais par Aline Oudoul, Ed. Robert Laffont, 342 pp.

KAREL DE LA RENAUDIÈRE

Chaque dollar a son revers

LISE-MARIE PILLER

Société offshore, investissement, Bourse, profit... Nous vivons à l'ère du capitalisme et l'économie est devenue un thème incontournable. Il n'y a qu'à voir les titres des journaux, où l'on parle de secret bancaire, d'échange automatique ou de dette chypriote. Mais pour le citoyen lambda, hélas, cette actualité reste proche du chinois. Trop de jargon compliqué, et des mécanismes si complexes qu'ils en deviennent impossibles à comprendre. C'est là que *Zalbac Brothers* joue un coup de maître: en alliant une intrigue romancée à un décor de grandes banques américaines, le roman plaît et instruit en même temps.

On suit ainsi le parcours du jeune Français Jean Demester. Parti en Amérique sur un coup de tête, ce passionné de violon enchaîne les petits jobs... jusqu'au jour où sa route croise celle de Bruce, directeur de la banque Zalbac Brothers. C'est la révélation. Embauché, Jean grimpe peu à peu les échelons, jusqu'à accéder au poste de vice-président. Mais c'était sans compter l'envers du décor... Tandis que son honnêteté disparaît peu à peu, la

nité du jeune homme prend l'ascenseur. Dans ce monde pavé de dollars, il est si facile de commander une suite dans un hôtel de luxe ou de louer un wagon entier de l'Orient Express pour éblouir une femme. Jean devra payer cette connaissance au prix fort.

Héritière rebelle et fragile, directeur de banque fan de musique russe mais implacable, duchesse dévergondée, les autres personnages principaux ont un caractère tout aussi délicieusement ambigu que celui de Jean. Il est diablement difficile de ne pas s'attacher à eux et on a vite fait de dévorer les pages de ce roman aux chapitres courts, au style aussi efficace qu'accrocheur. Mais il est parfois difficile de ne pas froncer les sourcils en lisant certains chapitres, car *Zalbac Brothers* prend souvent des airs de grand déballage à propos du Côté Obscur du Capitalisme: drogue, bonus fiscaux, millions claqués sur un caprice, manipulations... Le plus inquiétant, c'est que les paroles de l'auteur ne sont pas pure fiction: ayant fait carrière dans une banque internationale, il connaît son domaine. **I**

> **Karel de la Renaudière**, *Zalbac Brothers*, Paris, Albin Michel, 2013, 317 pp.

PASCAL DESSAINT

Ô drame, ô désespoir!

NINA HUSKIC

La perte d'un être cher n'est jamais chose aisée. Lorsque la mort est soudaine, inattendue, l'onde de choc acquiert une plus grande amplitude et abonde de violence, surtout quand le défunt s'est donné la mort. Au-delà des moments de douleur, de colère et quelquefois d'incompréhension, des questionnements viennent hanter l'esprit de ceux qui restent: pourquoi n'ai-je pas vu qu'il souffrait? Ma présence et mon écoute étaient-elles suffisamment tournées vers lui? Etais-je un bon ami? Ou pire, ai-je participé à ce geste désespéré? Avons-nous fait partie de ces centaines de «mains invisibles» qui l'ont poussé dans l'abîme?

Le sujet n'est certes pas nouveau, mais l'originalité réside dans la construction du récit: en effet, *Maintenant le mal est fait* se construit par le maniement d'une dizaine de points de vue différents, celui du défunt y compris. Après l'évocation du drame dès les premières lignes, un re-

tour s'établit dans la narration. Ainsi, en partant d'une soirée costumée, qui semble être le moment déclencheur de cet engrenage morbide, divers personnages brodent le récit en proposant un point de vue par chapitre: «Quelques humains à un moment particulier partagent une expérience douloureuse et chacun agit selon sa nature, à l'aune de ses angoisses propres.»

Gorgé d'humour dans un cadre réaliste et noir, le récit de Pascal Dessaint offre à tout lecteur une remise en question sur son comportement avec autrui et surtout avec ses proches: «Ce n'était pas toujours ceux qu'on pensait les plus forts qui s'en sortaient le mieux.» Cependant, même si cette insertion très intimiste dans l'esprit d'autrui peut être désagréable, voire dérangeante, la curiosité du lecteur est plus forte pour continuer le récit et découvrir les différents abysses de l'âme humaine. **I**

> **Pascal Dessaint**, *Maintenant le mal est fait*, Ed. Payot & Rivages, 253 pp.